

LA VILLA IZOÏ: SE RENCONTRER ET RENCONTRER L'AUTRE, AUTREMENT

Ouverte en 2016, la Villa Izoï, une extension de La Maison centre de soins palliatifs, accueille des patients sur des durées plus longues. C'est l'une des nombreuses réalisations qui s'inscrivent dans l'esprit solidaire de la Ville. Alors comment va la vie à la Villa, près de deux ans plus tard ?

LA PREMIÈRE CHOSE QUI INTERPELLE EN ENTRANT DANS LA VILLA, C'EST LE CHAT.

Confortablement endormi sur l'un des fauteuils, entre deux tableaux accrochés sur les murs ocre d'une sorte de vestibule, le chat est comme chez lui et il fait ce que les chats d'intérieur font de mieux : il paresse sur un fauteuil.

À l'étage, on en croiera d'autres. Un lieu qui fait la part belle aux chats est forcément un lieu intéressant, mais il n'est jamais que la somme des histoires qu'il a vu défiler, et dans ce rayon, la Villa Izoï a déjà vu passer plusieurs vies, littéralement. Sur la centaine de patients accueillis depuis son ouverture, une quarantaine se sont éteints. On retrouve leur trace dans le livre d'or, dans le salon de la Villa : « Ma mère était la plus belle

chose que j'avais, et c'est la première fois que je la voyais heureuse dans un milieu hospitalier. Je ne vous oublierai jamais, » écrit Andrea. C'était ça, l'idée : offrir ici un lieu de soins palliatifs comme à La Maison, avec un accueil chaleureux et humain, mais sur des durées plus longues, pour des patients en situation de nomadisme hospitalier. Le budget, d'environ 1,4 million d'euros par an, est assuré pour les trois-quarts par l'Agence régionale de santé et le département des Bouches-du-Rhône.

POSER DES LIMITES

Pour ses trois fondateurs, Dominique Baud, Brigitte Nocula, Jean-Michel Riou, tous issus de l'équipe du docteur Jean-Marc La Piana à La Maison, la pertinence de La Villa ne faisait aucun

doute. « Un an et demi après, on peut dire que le cahier des charges correspond complètement au profil des personnes que l'on accueille. Je n'ai pas de surprise là dessus, » affirme Jean-Michel Riou, responsable de la Villa. Cependant, outre les réalités managériales - le centre compte une trentaine de salariés - le trio doit désormais composer avec une dynamique sensiblement différente de celle de La Maison, où la moyenne de séjour est de trois semaines, contre trois mois ici. Plus de temps signifie plus d'humain, plus de relations, plus de complications entre patients et soignants qui, par ailleurs, ne portent pas la blouse. Brigitte Nocula, gouvernante de La Villa, explique : « On reçoit des gens qui ont une maladie évolutive et palliative, mais ils sont aussi



en précarité sociale. Certains débordent sans s'en rendre compte, dans un lieu où il y a une certaine opulence, même si elle est toute relative. Pour nous il s'agit de poser des limites, dans la profusion alimentaire, le service tout gratuit... » Dominique Baud, coordinatrice du personnel et responsable des soins, complète : « Les patients se reconnaissent dans une logique communautaire. Ça change la donne. Ils sont dans une certaine exigence de service, et on a besoin en permanence de les ramener dans le cadre du soin, et à certains moments les ramener à leur maladie. » Jean-Michel Riou se fait plus précis : « Le danger dans ces situations de prise en charge longue durée d'individus malmenés par la vie, c'est que le soignant n'est parfois plus un simple soignant, il devient le substitut de famille, d'ami, il y a toute une projection du patient sur lui qui conduit parfois à des difficultés. Et le soignant lui-même, dans sa volonté de bien faire, a du mal à trouver sa place : Jusqu'où aller ? Quand dire non ? Comment se placer, quelle distance observer ? On vit des enjeux de relations humaines, de micro-sociétés, qui sont très intéressants. Quand la relation leur échappe, je conseille aux soignants de se recentrer sur leur technicité de soins. » Lui-même arbore en permanence son stéthoscope autour du cou. Moins par besoin que par symbole, pour rassurer les patients... et peut-être aussi le personnel, donc. Un personnel volontiers choisi pour sa fraîcheur et son enthousiasme plutôt que sur son expérience, sa culture en

soins palliatifs. Un personnel tout aussi bousculé que l'encadrement dans ses certitudes, et à qui il faut parfois enseigner une certaine tolérance, une certaine souplesse.

DIVERSITÉ DES PARCOURS

« Tout notre travail au début, a été de leur dire qu'on était pas là pour cadrer, enfermer, une situation, mais la contenir, parce que les gens qu'on reçoit sont morcelés, par la maladie, leur parcours ou leur histoire, » souligne Dominique Baud. Parmi ce personnel venu de divers horizons, Claudia et Julie. Claudia était jusqu'en 2015 formatrice en italien. Elle a elle-même vécu un cancer. Poussée par l'envie d'aider son prochain, elle a passé une formation d'aide mé-

dico-psychologique et s'est lancée en 2015. Julie, elle, est infirmière avec dix ans d'expérience en hôpitaux, cliniques, dispensaires divers. Toutes deux soulignent leur plaisir de travailler dans une prise en charge de soins à taille humaine, et dans un confort « introuvable ailleurs. » Mais autant Julie semble arriver à maintenir une certaine distance, sur la réserve (« Pour moi la mort fait partie de la vie. Je ne la dramatise pas. ») autant Claudia gamberge un peu plus : « On crée des liens. Parfois je vis la souffrance de la personne. Et quelquefois quand je vois que cette souffrance est trop grande, je me dis que la mort intervient comme une libération. » Dernier élément clé de la Villa Izoï - et parce qu'Izoï veut dire "vie" en grec - les sorties, concerts, ateliers d'arts plastiques, céramique, modelage, écriture, vitrail... menés par une vingtaine de bénévoles sous la coordination de l'animatrice et art-thérapeute Nathalie Estienne. Celle-ci intervient en groupe ou en séance individuelle. « On n'est pas dans du curatif, dans le traitement d'angoisse. On est dans une médiation culturelle et artistique. Ce qui est important ici c'est de rencontrer l'autre autour d'une expérience artistique, et l'amener à la socialisation avec le groupe. Cela permet d'apprivoiser un patient, compléter le travail des soignants tout en dédramatisant la création. On n'est pas dans le scolaire, mais dans le partage ludique... avec, sous l'imaginaire, toujours l'expression d'une part d'eux-même. Et ça, ça nous interpelle forcément. » Mais c'est une autre histoire que nous vous conterons peut-être une autre fois...

La Villa Izoï est un microcosme hospitalier où soignants et soignés apprennent à s'apprivoiser. Ici, lors d'un atelier d'écriture mené par 'Miche' une des nombreuses bénévoles qui interviennent sur le centre.

